



**HAL**  
open science

# L'Oriental marocain. De la 'cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale

Saïd Tasra

► **To cite this version:**

Saïd Tasra. L'Oriental marocain. De la 'cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale. Littérature & Sciences Humaines, 2018, 1, pp.93-109. hal-03181872

**HAL Id: hal-03181872**

**<https://hal.science/hal-03181872>**

Submitted on 29 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'Oriental marocain

## De la 'cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale

Saïd TASRA

Laboratoire de recherche en Langues, Littérature, Communication & Didactique (2LCD). Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dhar El Mahraz, Fès. Université Sidi Mohamed Ben Abdellah.

### RESUME

*Nous nous proposons, dans cet article, d'étudier la manière dont la ville d'Oujda a été représentée dans *Santana* de Jérôme Morales (1952) et dans *La dame au grand chapeau*, de Florence Trystram (1996). Alors que dans *Santana*, Jérôme Morales s'ingénie à dé-montrer les vertus humanistes de la colonisation, Florence Trystram, met en scène la partie « cachée » de la colonisation en tant que « système d'exploitation » des colonies. Sans doute, quoiqu'ils aient été écrits à deux époques fort éloignées l'une de l'autre, ces deux romans peuvent-ils être lus comme complémentaires.*

**Mots-clés :** Oujda, colonisation, humanisme, exploitation coloniale.

**A** l'instar de toute cette partie du Maroc appelée par Moulherias (1899) « Le Maroc inconnu », Oujda reste inconnue dans la conscience française jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elle passe, selon Canal, « pour une cité mystérieuse, cachée à l'ombre de sa forêt d'oliviers et accessible seulement aux sujets de sa majesté chérifienne<sup>1</sup> ». Ali

Bey Elabbassi, déjà en 1814, rapporte la situation de la ville en insistant sur le caractère belliqueux des habitants: ils sont tous armés et prêts à combattre (cf. Elabbassi, Ali Bey, 1814 : 326). Peut-être, l'insécurité qui régnait dans cette cité (qualifiée autrement de 'la cité de la peur' (Voinot, Cne L., 1912 : 16) ou de '*Bled el Barud*' (Le territoire de la révolte)) (Lara, J.F. de, 1913: 106) devait-elle dissuader les voyageurs étrangers de s'y rendre et à *fortiori* de s'y installer. En nous limitant à ces deux voyageurs-écrivains qui ont visité cette ville en 1813 pour Ali Bey Elabbassi, et en 1885 pour Joseph Canal, nous remarquons que Oujda, à cette époque, est perçue à la fois comme une

---

<sup>1</sup> « A ce titre, elle [Oujda] a passé pour une cité mystérieuse, cachée à l'ombre de sa forêt d'oliviers et accessible seulement aux sujets de sa majesté chérifienne. Nul profane, nul roumi surtout ne pouvait pénétrer impunément dans cet 'Médinet Kebira' sans s'exposer à son retour, à se faire dévaliser, sinon assassiner par les rôdeurs. Les couples qui s'y réfugiaient étaient hors de l'atteinte de nos gendarmes, et jouissaient en paix d'une impunité presque certaine. » (Canal, J., 1886: 4).

ville agitée (où sévissent des guerres intestines opposant les grandes tribus de la région) et comme le refuge privilégié des hors la loi (des renégats, déserteurs, criminels, coupeurs de route, etc.), d'où l'appellation de 'Blad al Siba' (*le territoire de l'insoumission*) (Cf. Rouard de Card, M.E., 191 : 11) qui était souvent appliquée à cette ville frontalière. À la veille du XX<sup>ème</sup> siècle, Oujda est indéniablement devenue une ville géo-stratégiquement importante aux yeux de la France<sup>2</sup>. Située aux confins de la frontière maroco-algérienne, Oujda devient un passage obligatoire pour les voyageurs circulant entre le Maroc et l'Algérie française. À partir de 1844, Oujda accueille sur son sol plusieurs voyageurs-missionnaires, ambassadeurs, écrivains surtout français<sup>3</sup>, venant parfois s'enquérir de la situation (politique, économique et sociale) de la ville à des fins stratégiques et militaires. Aussi plusieurs rapports et récits de voyage devaient-ils fleurir pendant la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (Cf. Miège, J.-L., 1993) et au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Cela montre à quel point la ville a été « le point focal d'une série de projets et d'ambitions » (Frémeaux, J., 1993 : 46). Cependant, tous ces voyageurs ne faisaient que réactualiser, dans leurs récits, l'image préétablie voire stéréotypée de la ville, celle de la « cité de la peur ». Il se peut même que ce caractère de « cité mystérieuse » ait été l'une des raisons pour laquelle Oujda a inspiré bon nombre d'écrivains-voyageurs.

Nous nous proposons, dans cet article, d'étudier plus précisément la manière dont la ville d'Oujda a été représentée dans *Santana* de Jérôme Moralès (1952) et dans *La dame au grand chapeau*, roman publié en 1996 par une ancienne résidente de la célèbre mine de Bou Beker, une française nommée Florence Trystram (1996). Fonctionnant comme deux vases communicants, ces deux romans nous représentent deux manières d'être de la colonisation : d'abord, en tant que dire (discours) et en tant que faire (geste). Les deux ne correspondent pas, mais ne s'opposent pas non plus. Même s'ils prennent deux orientations différentes, ils tendent vers le même objectif. Aussi ces deux romans nous permettent-ils de mesurer l'écart, d'une part entre le dire, tel qu'il est exposé, illustré dans *Santana* de Moralès et le geste colonial tel qu'il nous est donné à voir, par Florence Trystram, dans *La dame au grand chapeau* (désormais *La dame*); et d'autre part, entre le dit (la colonisation en tant qu'œuvre civilisatrice au profit des colonies) et le non-dit (la colonisa-

<sup>2</sup> « Comme la France, écrit Ouasti B. (1993 : 69) avait nourri le projet d'intervenir au Maroc au début du XX<sup>ème</sup> siècle, beaucoup de voyageurs de fonctions diverses, se sont rendus à Oujda et l'ont décrite, (...) comme Voinot à titre d'exemple. »

<sup>3</sup> Ouasti B. (2001 : 188) précise dans ce sens: « Cette ville a retenu l'attention de bien des écrivains et des voyageurs européens en général et français en particulier. La liste des voyageurs, savants et militaires est longue : Thomas Pellow, Aly Bey, Foucauld, le docteur Russo, De Chavagnac, Isabelle Eberhardt, Canal, Ismael Hamet, Charles-René Leclerc, le général Martimprey [...] ».

tion en tant que système d'exploitation au profit de la Métropole et au détriment des autochtones). Finalement ce qu'on présente comme « œuvre de civilisation » n'est, dans le fond, qu'un instrument en vue d'optimiser l'exploitation des colonies et de pérenniser la colonisation.

## I. Oujda de Moralès : une cité anarchique à « civiliser »

### I.1. La Moulouya : le « microcosme » du Maroc

Le lieu « géographique » évoqué dans le roman de Jérôme Moralès est La Moulouya avant la pénétration française au Maroc. Cependant, loin d'être considérée en elle-même, la Moulouya est présentée comme le microcosme du Maroc (ou un Maroc en réduction). En témoigne la rareté des descriptions géographiques de cette région. Le narrateur se contente, généralement, de mentionner les noms des lieux visités ou parcourus par le héros-voyageur sans pour autant les décrire. Cette stratégie favorise, en quelque sorte, la production d'un effet de réel<sup>4</sup>, mais aussi, sur le plan narratif d'un effet de vitesse. L'objectif du narrateur étant moins de décrire, à la manière d'un géographe ou d'un cartographe, cette contrée du Maroc oriental, que d'en dresser la carte socio-politique. C'est pourquoi toute description, de quelque objet qu'il soit (lieu, personnage, etc.), ne participant pas de cette thématique, problématique est reléguée au second plan<sup>5</sup>. Les citations illustrant ce rapport d'équivalence entre la partie (la Moulouya) et le tout (le Maroc) abondent dans le récit. Nous nous limitons à ces deux extraits qui nous paraissent des plus représentatifs :

Dans l'état d'anarchie où vivait le Maroc, combien d'hommes étaient blessés ; combien de blessures, bénignes dans un pays civilisé étaient alors mortelles faute de médecins, de médicaments, de moyens de transport rapides. » (*Santana* : 29)

- Comment, en ce Maroc, si voisin de l'Algérie, cette anarchie, ces cruautés, peuvent-elles se perpétuer ? Ses douars flambent ! Ses tribus prospères qui peu à peu s'épuisent et meurent ! Le destin tragique de ces naufragés ! Tout cela ne devrait plus être ; tout cela devra disparaître. (*Santana* : 36)

<sup>4</sup> « Le nom du lieu proclame l'authenticité de l'aventure par une sorte de reflet métonymique qui court-circuite la suspicion du lecteur: puisque le lieu est vrai, tout ce qui lui est contigu, associé, est vrai. », Mitterand, H., 1980 : 194.

<sup>5</sup> « L'espace en tant que forme, écrit A.J. Greimas, est donc une construction qui ne choisit, pour signifier, que telles ou telles propriétés des objets « réels », que l'un ou l'autre de ses niveaux de pertinence possibles : il est évident que toute construction est un appauvrissement et que l'émergence de l'espace fait disparaître la plupart des richesses de l'étendue. Toutefois, ce qu'il perd en plénitude concrète et vécue est compensé par des acquisitions multiples en signification : en s'érigeant en espace signifiant, il devient tout simplement un « objet » autre. », Greimas, A.J., 1976 : 129.

Par l'emploi fréquent du mot « Maroc », l'auteur procède par généralisation. La Moulouya étant représentée comme le Maroc « en miniature ».

### **I.2. L'Algérie française : un « modèle » pour le Maroc**

Comme tous les auteurs ayant traité de l'affaire du Maroc à partir des confins algéro-marocains, Jérôme Moralès représente la Moulouya/le Maroc comme un espace livré à la guerre civile (*Santana* : 19). Oujda garde toujours l'image d'une ville cruelle mais qui doit être, à l'avenir, investie d'une mission civilisatrice, à partir de l'Algérie française ; d'où la comparaison établie dans *Santana*, d'abord, entre la situation politique de la ville (entre 1895 et 1907) et celle de l'Algérie précoloniale<sup>6</sup> et, ensuite, entre la situation à Oujda (et/ou au Maroc) et la situation en Algérie devenue française. Cette comparaison consiste à fonder une égalité de rapports entre deux pays appartenant à la même zone géographique et à la même sphère culturelle, et consiste à mettre en évidence leur différence. La comparaison entre l'Algérie et le Maroc antérieur à l'arrivée des Français se révèle doublement significative : elle permet, d'une part, d'actualiser le mythe du despotisme oriental, dégradé en stéréotypes ; et, d'autre part, de mettre en valeur l'évolution qu'a connue l'Algérie après l'arrivée des Français. Le comparé et le comparant (respectivement le Maroc et l'Algérie française) ne sont plus analogues. L'Algérie (française) ne ressemble plus à l'Algérie d'autrefois. Le sens du mot a dépassé alors le sens communément reçu qui rattache ce pays à l'Orient. Cette comparaison différentielle assure évidemment une fonction didactique. Ce sont donc les traits différentiels du Maroc précolonial et de l'Algérie colonisée qui constituent le support de la fonction didactique.

- Santana utilisait ce voyage pour une autre fin que son propre enchantement. (...)  
- La mission d'humanité et d'ordre assumée par la France en Algérie doit l'amener, nécessairement, à intervenir plus tard au Maroc. Ce geste est nécessaire et humain, crois-moi, elle l'accomplira...  
- Ainsi parlait souvent Santana [...]. (*Santana* : 40-41)

Le héros-voyageur profite de son voyage à la Mecque, en compagnie de Sid Abderrahman, pour montrer à celui-ci, lui faire voir les « réalisations » de la France en Algérie et pour le persuader des « avantages » que les Marocains pourraient aussi tirer d'une éventuelle intervention française. En tant qu'espace anarchique, Oujda (et par extension le Maroc) se présente

---

<sup>6</sup> « [...] Ce que je vois ici, c'est ce qui se passait autrefois en Algérie, avant l'arrivée des Français. Mais depuis lors, la justice n'est plus rendue qu'à bon escient ; les actes de vandalisme sont réprimés sévèrement, justement. », *Santana* : 20.

comme un lieu antinomique d'un autre lieu où règnent la paix, l'ordre et la justice : l'Algérie. Ce lieu où régnaient auparavant le despotisme et l'anarchie, à l'instar de tous les pays de l'Orient, est devenu, dans la perspective du héros-voyageur, après l'occupation française, un espace de civilisation. Force est donc de constater que ce qui est loué est moins l'Algérie que la France qui a fait d'elle un espace exemplaire digne d'être pris comme modèle par son voisin (le Maroc) qui vit encore sous le joug du despotisme et des guerres intestines<sup>7</sup>. Le héros-voyageur érige ainsi en modèle la colonisation française en mettant l'accent sur sa valeur « d'humanité »<sup>8</sup>. Tout porte à « considérer l'espace comme une forme susceptible de s'ériger en un langage spatial permettant de « parler » d'autre chose que l'espace, de même que les langues naturelles, tout en étant des langages sonores, n'ont pas pour fonction de parler de sons » (Greimas, A.J., 1976 : 130). L'espace, ainsi décrit, représente le creuset de l'idéologie coloniale et consiste à montrer sur le terrain les manifestations des valeurs humanistes de la colonisation. La stratégie argumentative du héros voyageur consiste à rendre visible, en donnant forme, à ce qui passerait pour simplement conceptuel, imaginaire. Disons que le discours du héros-voyageur se construit sur deux types de comparaisons : une comparaison analogique entre le Maroc « actuel » et l'Algérie d'autrefois ; et une comparaison « contrastive » entre l'Algérie française et le Maroc précolonial, non encore soumis à la domination française. Il va sans dire que l'auteur joue sur l'illusion rétrospective du vrai. Au moment où le Maroc accède aux idées d'indépendance, l'auteur met en scène un Maroc antérieur à l'occupation même. Nous remarquons que ce rappel d'un Maroc en crise a beaucoup inspiré les écrivains français des années 1920 et 1930 comme en témoigne le roman, *Les Esclaves des Miquenez* de George Nancy, publié en 1925 et qui se propose de restituer la geste des captifs.

En somme, en valorisant le colonialisme, Jérôme Moralès s'inscrit dans la lignée des écrivains-voyageurs qui se sont mobilisés pour élaborer la propagande de l'entreprise coloniale. Pourtant, il ne fait que reprendre à son compte les différents *topoi* consacrés par la littérature coloniale. Ainsi que le note Boussif Ouasti, il est permis de s'interroger sur la performativité d'une telle littérature :

<sup>7</sup> « Si le signifiant spatial apparaît comme un véritable langage, on comprendra qu'il peut être pris en charge pour signifier et tout d'abord pour signifier la présence de l'homme au monde, son activité informatrice de la substance, transformatrice du monde. », Greimas, A.J., 1976 : 133.

<sup>8</sup> « Cette production littéraire, indissociable d'une stratégie de propagande politique, secrète un discours colonial qui avance masqué et partant ambivalent. Celui-ci mobilise tout un ensemble de moyens rhétoriques et de sources du savoir, pour produire le mythe de la civilisation d'Oujda par une patrie bienfaitrice du genre humain. Pour ce faire, nombreux sont les stéréotypes mis en œuvre. », Ouasti, B., 1993 : 72.

Cette littérature dite coloniale, qui en principe participe de toute une propagande idéologique, n'a pas joué un rôle politique fondamental, même si elle a fourni un ensemble d'informations sur l'espace et ses occupants. (Ouasti, B., 1991 : 192)

Jérôme Moralès lui-même reconnaît le faible écho de ses romans dans la préface de son roman publié en 1951, *Le boxeur* (:7, les italiques sont de l'auteur) :

*Ce livre est bien notre troisième roman... Nous lui souhaitons un meilleur sort que ses deux aînés, qui ne sont encore, hélas, que des « héros de l'ombre » ...*

*Le premier, intitulé « Santana », sommeille dans les archives des « Nouvelles littéraires », à Paris. Cependant, il rend un juste hommage à l'œuvre civilisatrice de la France. L'action se déroule dans le Rif et l'histoire se situe bien avant la venue des Français au Maroc.*

(...)

*Deux œuvres, par conséquent, mises au service exclusif de la « Sainte paix ». Deux œuvres, hélas, encore non éditées ...*

Quoiqu'étant un hommage rendu « exclusivement » à la mission civilisatrice de la France, *Le boxeur*, note Jérôme Moralès, sommeille encore dans les archives des *Nouvelles littéraires*. Ces constats suggèrent une fois de plus que la littérature « coloniale » n'a joué qu'un rôle mineur dans l'éducation du public métropolitain aux avantages de l'entreprise coloniale.

## II. Bou Beker : un modèle d'exploitation coloniale

Roman colonial publié tardivement (1996), *La dame au grand chapeau* de Florence Trystram est, comme l'indique son titre secondaire, « *l'histoire vraie de Domenica Walter-Guillaume* ». Par la mention « histoire vraie », Florence Trystram, native et ancienne habitante de Bou Beker, se présente surtout comme le témoin oculaire des événements qu'a connus cette contrée du Maroc oriental. Les principaux protagonistes de cette histoire sont Florence Trystram ou la dame au grand chapeau, Paul Guillaume et Jean Walter. C'est en particulier à ce dernier, architecte de carrière et propriétaire de la mine de Zellidja, que nous allons consacrer les développements qui suivent.

## II.1. Jean Walter : d'un architecte de métier à un colon-patron de Mines

Après avoir obtenu son diplôme de l'École spéciale d'architecture de la Faculté des beaux-arts, à Paris, Jean Walter retourne dans sa province où il fonde, en association avec des jeunes collègues, un cabinet d'architectes. Mobilisé dans l'armée durant la Grande Guerre de 1914-1918, Jean Walter a dû arrêter ses activités. Par son courage, sa ténacité et par ses qualités de chef, il se fait remarquer et est promu au Grade de capitaine. Il « rejoint le grand quartier général du maréchal Foch, où il resta jusqu'à l'armistice » (*La dame* : 106). Une fois la guerre terminée, Jean Walter reprend ses activités d'architecte et ouvre son propre cabinet. Compte tenu de la réputation acquise avant la guerre dans les milieux industriels, Jean Walter se voit confier la construction de plusieurs immeubles à Paris ; mais c'est plutôt la construction de l'hôpital Beaujon à Clichy qui lui vaut une grande réputation aussi bien en France qu'à l'étranger<sup>9</sup>. Toutefois, « l'essentiel de cette fortune, qui sera colossale, à sa mort, lui viendra de quelques arpents de désert dans l'Atlas marocain, au cœur de la région appelée Zellidja. En 1925, un client désargenté lui offrit en règlement d'une dette de 75.000 francs contractée à son égard, de lui céder un droit minier qu'il possédait sur un puits romain au Maroc oriental, dans une région où l'on pensait pouvoir trouver du plomb » (*La dame* : 109-110), écrit Florence Trystram. C'est justement cette contrée du Maroc oriental, Bou Beker qui fera de Jean Walter un personnage à la fois riche et légendaire.

## II.2. Après la conquête militaire, l'exploitation coloniale

### II.2.1. Construire la colonie pour reconstruire la Métropole

Si le premier roman sur Oujda met en scène la conquête coloniale du Maroc, le second traite des énergies coloniales déployées pour enrichir la Métropole en exploitant les colonies. Cela montre que la colonisation n'est pas une action entreprise pour venir en aide à un pays en détresse, mais pour mieux contrôler et exploiter ses ressources naturelles et humaines.

Afin de superviser les possibilités d'exploitation du puits romain prétendu riche en minerai, Jean Walter se rend à Oujda, en compagnie de son fils Jacques. Soit dit en passant, dix-huit ans après l'embarquement des

---

<sup>9</sup> « L'hôpital Beaujon lui valut une grande notoriété, tant en France qu'à l'étranger, et il reçut bientôt commande d'ouvrages semblables : la cité hospitalière de Lille, où, pour la première fois, il réunit dans un même bâtiment la faculté hellénique d'Alexandrie, l'hôpital Me-cidiyeköy d'Istanbul, la cité hospitalière d'Ankara. [...] Ayant eu l'opportunité de construire aussi un hôpital à Casablanca, il se découvrit une passion pour le Maroc, et les villes de ce pays virent fleurir ses ouvrages, immeubles, hôtels, et bien sûr hôpitaux. », *La dame* : 108-109.

troupes françaises, la ville est restée semblable à elle-même. Elle n'est rien qu'un poste militaire permettant de surveiller la frontière maroco-algérienne.

Pour se rendre à Bou Beker, située à une cinquantaine de kilomètres d'Oujda, les deux hommes avaient le choix entre le cheval ou une vieille voiture *Ford* au châssis surélevé pour franchir les obstacles. Ils choisissent la deuxième option. Après plusieurs heures de route, ils arrivent à leur destination.

Avant que Jean Walter ne prît la route en direction du Maroc, l'ancien propriétaire du puits romain lui avait assuré qu'il trouverait sur place de quoi démarrer une petite exploitation minière. Contre toute attente, Jean Walter s'est trouvé dans un lieu désertique, démuné de tout ce qui lui permettrait de démarrer l'extraction. Plus encore : aucune route ne relie Bou Beker à Oujda, les moyens de communication sont absents, il n'y a pas d'eau à proximité et la structure géographique et géologique de cette région rendent la situation encore plus difficile. Autant de problèmes qui devaient mener Jean Walter droit à la déception. Notons que cette description de Bou Beker, comme un espace désertique investi d'une valeur dysphorique, représente l'état initial de tout un programme narratif qui débouche sur une véritable métamorphose, une manière habile pour faire assister le lecteur à un changement radical que subira ce lieu grâce à la volonté et à la persévérance d'un colon qui, parti de rien, fera de ce lieu une ville-modèle.

Après avoir réétudié les rapports des ingénieurs des mines et des géologues, Jean Walter fonde une petite société appelée : Société anonyme minière de Zellidja, dotée d'un capital d'un million de francs. Malgré toutes les difficultés dues principalement à l'éloignement du puits romain, au manque de matériel, à la pénurie de la main d'œuvre, aux conditions de vie très difficiles « au milieu d'une plaine désertique », le plomb est bel et bien extrait de la mine. Il est d'abord transporté à Oujda à dos de chameau avant d'être acheminé vers le port d'Oran (*La dame* :113). Cette « opération de fourmi » n'aurait pas débouché sur des résultats satisfaisants si les cours du charbon avaient été au plus bas. Pourtant, il n'était même pas possible de rémunérer les actionnaires. Ceux-ci, Jean Walter en tête, ont dû consentir des sacrifices pour alimenter la société et pour améliorer les conditions de production et d'acheminement du minerai vers Oujda. C'est ainsi qu'une bonne part des revenus a été réinvestie dans l'achat du matériel et dans la construction d'une piste reliant Bou Beker à Oujda. Une Société Nouvelle des Mines de Zellidja, au capital de 2.200.000 francs, est alors constituée le 1<sup>er</sup> février 1929.

Ville de passage, Oujda devient peu à peu un centre économique incontournable. De même Bou Beker commence à être habité et apprivoisé progressivement. L'espace marocain se transforme alors sous l'impulsion

d'une demande qui ne vise qu'à satisfaire un autre espace. L'espace oriental initialement dysphorique se mue en un espace euphorique, perçu, essentiellement, comme un objet de valeur économique.

Six ans après la fermeture de la mine, due à la surproduction mondiale et à la crise de 1929, Jean Walter s'apprête à revenir s'installer à Bou Beker pour reprendre les travaux. Même si les relations politiques internationales sont à l'époque très tendues et la guerre risquait de s'enclencher à tout moment, il en va autrement sur le plan économique. Les rumeurs de guerre qui se propagent constituent un véritable catalyseur de l'industrie (*La dame* : 128). La croissance « extraordinaire » de l'industrie automobile et militaire stimule la demande en métaux qui connaît une augmentation vertigineuse. Le plomb atteint de nouveau 25 livres sterling. Encouragé aussi par les estimations du géologue Segaut, Jean Walter procède encore une fois à l'augmentation du capital de la Société Nouvelle des Mines de Zellidja et ce, après avoir réussi à convaincre ses premiers associés de la nécessité de réinvestir dans l'entreprise et d'attendre encore quelques années avant d'en tirer un dividende.

Néanmoins, la mine de Zellidja reste sous-exploitée eu égard à ses possibilités qui, selon le rapport de Ségaut, elle serait la mine la plus riche surtout en plomb et en zinc non seulement du Maroc, mais de toute l'Afrique du Nord et dépasse en production toutes les mines européennes. « [...] Chance insolente, flair sans égal, intuition géniale ? Voilà qu'un puits romain cédé pour honorer une dette de 75 000 francs s'avérait une source potentielle de richesse extraordinaire ... » (*La dame* : 133).

Malgré tous les efforts visant l'amélioration de l'infrastructure pour optimiser la production, les résultats restent encore en deçà des attentes : « retirer le cœur de la mine ». Pour y remédier, Jean Walter avait déjà établi des contacts avec des Sociétés puissantes ; lesquels contacts se sont soldés par l'association de sa Société Nouvelle des Mines de Zellidja avec celle d'Henri Pagézy, directeur de la plus importante société d'exploitation des mines de plomb d'Europe, Peñarroya. Les deux hommes ont conclu un accord pour construire une fonderie à Oued-el-Heimer, qui est à la fois proche de Bou Beker et situé sur la ligne du chemin de fer menant au port d'Oran.

Toujours insatisfait des résultats obtenus, Jean Walter était convaincu que le salut ne pouvait venir que des Américains. Par-delà le potentiel de la mine, ce qui motive la réponse favorable des Américains, c'est la demande en matière de plomb qui allait connaître une croissance considérable en 1945 (après la fin de la deuxième guerre mondiale) car « Il fallait reconstruire

l'Europe »<sup>10</sup>. Ainsi, la production qui était, pendant la guerre, moins de 6000 tonnes de minerai par an, passe alors de 700.000 tonnes de plomb en 1946 à plus de deux millions de tonnes en 1949. Suite à cela, la mine sera modernisée et Bou Beker deviendra, dès la fin de 1944, un gigantesque chantier<sup>11</sup> et connaîtra une transformation totale, notamment sur les plans sociologique et urbanistique, de même la fonderie construite à Oued-el-Heimer sera considérablement agrandie. La mine est alors équipée de machines modernes remplaçant les antiques wagonnets : « Des ingénieurs américains et canadiens vinrent étudier la préparation de la mine elle-même pour une modernisation de l'extraction. C'est ainsi que firent leur première apparition dans une mine française les fameux *Shuttle Cars*, énormes engins d'un jaune éclatant qui sortaient le tout-venant des galeries, remplaçant avantageusement les antiques wagonnets » (*La dame* : 154). Sans doute cette politique de modernisation suivie par Jean Walter a-t-elle permis de faire de la mine de Zeldidja un modèle admiré de l'Europe entière. Pour assurer l'adaptation des cadres aux nouvelles méthodes d'extraction les plus modernes, il y a eu des échanges entre les Américains, qui venaient soit travailler à la mine soit simplement la visiter, et les ingénieurs français. L'extension de la mine et l'augmentation de la production sont autant de facteurs qui rendent nécessaire la construction d'une seconde laverie à quelques kilomètres à l'Est de Bou Beker (à proximité de la frontière entre le Maroc et l'Algérie), mais aussi la construction d'un nouveau village pour accueillir les cadres et les ouvriers. C'est ainsi que Jean Walter passe à la concrétisation d'un projet qui se dessinait déjà dans son esprit lorsqu'il était incarcéré à la prison de Fresnes, à la fin de 1943<sup>12</sup> : celui d'une ville Bou Beker.

---

<sup>10</sup> Rappelons qu'après la deuxième Guerre Mondiale, les pays européens ont subi des pertes considérables. C'est donc en partie par l'exploitation des ressources humaines et naturelles fournies par les colonies que les anciennes puissances coloniales vont pouvoir assurer la reconstruction de ce qu'a détruit la Guerre.

<sup>11</sup> « Les routes menant à Oujda et à Oued-el-Heimer furent refaites ; cinquante kilomètres d'aqueduc amenèrent l'eau en abondance depuis l'Algérie, à travers la montagne ; cinquante kilomètres de lignes électriques fournirent les 150 000 KW consommés quotidiennement. Selon les plans auxquels Jean Walter rêvait dans ce qui avait été une région désertique, parcourue seulement par les bergers nomades. », *La dame* : 158.

<sup>12</sup> « Il avait laissé, lors de son dernier voyage au Maroc, une petite mine produisant difficilement 6 000 tonnes de métal par an, un village rudimentaire, des installations de fortune. Mais déjà dans son esprit se dessinait ce qui allait devenir sa grande œuvre. En visionnaire, il traçait les plans de la ville qu'il allait construire avec son quartier arabe, ses magasins, ses lieux de culte, ses écoles, il envisageait des plantations massives d'arbres qui modifieraient le climat désertique en attirant l'eau, il imaginait des installations ultramodernes pour la mine, la laverie et la fonderie. Il rêvait à la façon dont il pourrait attirer sur le site les meilleurs cadres, former les meilleurs techniciens, disposer d'ouvriers qualifiés. Il était bien décidé à faire de sa mine une exploitation modèle. Mais il en était pour le moment bel et bien coupé : la censure empêchait toute correspondance avec le Maroc. », *La dame* : 147.

Soulignons que l'image que dresse Florence Trystram de Jean Walter, particulièrement dans ce passage, rappelle à plusieurs égards, celle du héros colonial. Même si Jean Walter était incarcéré sous l'occupation allemande<sup>13</sup>, cela ne l'empêchait pas de penser à sa « petite mine » : il « envisageait » et il « rêvait » d'en faire une « exploitation modèle » se comportant ainsi en héros qui ne se préoccupe que de l'ouvrage à accomplir et qui est déterminé à réaliser ses objectifs. Jean Walter, tel qu'il est peint par Florence Trystram, ne ressemble en rien à ces héros « falots et inconsistants », selon l'expression de Loutfi, qui ne se préoccupent que des « charmes du pays conquis ». En effet, Jean Walter fait partie de ceux pour qui la colonie n'est qu'un vaste champ d'action au service de la grandeur de la « nation française » (Loutfi, A., 1979: 99).

Cette « nouvelle ville », qui voit le jour à Bou Beker, comprend deux quartiers : l'un est destiné aux Européens et l'autre aux Arabes. Le quartier européen est construit sur le modèle européen et dans un style strictement fonctionnel propre à Jean Walter : en plus des maisons qui sont équipées de tout ce qui permet un confort maximal, il y a des commerces, un cinéma, une église, deux écoles (l'une française et l'autre arabe), un dispensaire et une maison d'hôtes<sup>14</sup>. Le quartier arabe qui était, initialement, composé de simples maisons de pierre et de boue, connaît de profondes mutations. Il est rasé, dès 1944, et remplacé par une médina avec sa mosquée, ses rues pavées, ses boutiques d'artisans et de commerçants, et ses logements bien agencés. Toute cette œuvre qualifiée par l'auteure d'étonnante et de gigantesque est accomplie en cinq ans (de 1947 à 1952).

Jean Walter a pu ainsi résoudre de manière définitive le problème du personnel de base. En effet, la main-d'œuvre était, depuis les premières années de fonctionnement de la mine, l'un des principaux problèmes auquel s'était heurté Jean Walter. Composée essentiellement de nomades des hauts

<sup>13</sup> « En France, le climat s'était encore détérioré. Les Allemands commençaient à pressentir le renversement de la conjoncture, ils s'affolaient. Envahissement de la zone libre, lutte contre une Résistance qui reprenait espoir et se développait, mise en coupe réglée du potentiel industriel pour soutenir l'effort de guerre de l'Axe, déportations massives, tout était bon pour assurer la domination du Troisième Reich. Et d'abord la mise au pas des récalcitrants, dont Jean Walter était. Il avait refusé de livrer son plomb, il avait magouillé avec les Américains, il avait fait de la contrebande de matériel industriel... Il eut tout juste le temps de mettre au travail son cabinet d'architectes sur les projets de constructions à Bou Beker avant d'être arrêté par la Gestapo, et incarcéré à la prison de Fresnes. C'était à la fin de 1943. », *La dame* : 145-146.

<sup>14</sup> « [...] toutes [les maisons sont] dotées du meilleur confort, solides et agréables, agrémentées de jardins où les maîtresses de maison avaient à cœur de multiplier leurs fleurs et arbres qui ne demandaient qu'à s'épanouir grâce à l'eau qu'on leur fournissait sans lésiner. Leurs domestiques arabes entretenaient souvent un potager, un clapier et un poulailler. Les bureaux étaient regroupés en un ensemble agréable et fonctionnel, sur lesquels veillaient des chaouchs en habit arabe traditionnel. », *La dame* : 147.

plateaux, la main-d'œuvre n'acceptait de travailler que pendant des périodes irrégulières. Dès qu'ils percevaient leurs salaires, ces ouvriers s'en allaient pour retourner à leurs champs et à leurs moutons<sup>15</sup>. L'augmentation des salaires n'était pas suffisante pour fidéliser ces nomades à leur nouveau travail. Jean Walter jugea alors nécessaire voire urgent de procéder à une mécanisation à outrance de la mine et à la formation de nouvelles recrues, qui furent sélectionnées sur la base d'une série de tests psychotechniques « mis spécialement pour leur cas ». (*La dame...*: 156). Ensuite, une formation a été prévue au profit des nouveaux arrivants pour leur permettre de s'adapter aux machines : « Une fois ainsi sélectionnés, les candidats étaient réunis dans des chantiers-écoles de spécialistes où la pédagogie était à l'honneur pour leur enseigner la manipulation des outils modernes auxquels ils auraient affaire » (*La dame*: 156).

Jean Walter pensait aussi que l'amélioration des conditions de vie des ouvriers serait un bon moyen de les sédentariser. Effectivement, les conditions de vie des ouvriers ont été nettement améliorées et l'absentéisme a disparu presque complètement. Dès qu'ils sont opérationnels, ces ouvriers bénéficient d'un logement moderne (avec eau courante, électricité, cuisine, douche et toilettes) et perçoivent un salaire de 300 à 400% supérieur à celui des simples manœuvriers. Jean Walter a réussi ainsi à sédentariser et à adapter les populations nomades au mode de vie européen et par conséquent à mettre fin à ce problème crucial qui attentait sérieusement au bon déroulement des travaux. À mesure que l'espace change, l'occupant doit aussi changer de statut.

Le mode de vie des familles, arabes et européennes, a connu également une amélioration remarquable. Toutes les familles bénéficiaient de la même sécurité sociale privée, d'une caisse de secours mutuel, de congés de longue maladie, d'une assurance invalidité, d'une assurance décès et d'une retraite. Chose qui n'existait à l'époque ni en Algérie ni au Maroc. Aussi la ville Bou Beker était-elle considéré comme « un véritable laboratoire social » qui non seulement attirait l'admiration des responsables français, mais offrait un modèle étudié dans les Universités. Cela étant fait, les résultats étaient au ren-

---

<sup>15</sup> « Comment persuader des hommes habitués à vagabonder dans des espaces sans limites et à n'avoir que le ciel pour maître de se transformer en taupes dans un domaine où les démons sont rois, pour y fournir un travail de forçat ? La rémunération compte. Mais une fois reçus les quelques billets magiques gagnés en une semaine ou en un mois de travail, ils filent avec leur trésor. Il faut pour les dirigeants de la mine repartir à la quête de nouveaux bras. [...] Jean Walter se souvient des cités ouvrières qu'il a construites, et il se prend à rêver. Si l'on offrait aux mineurs de fond, fussent-ils berbères et nomades, des conditions de vie meilleures et plus décentes que celles qu'ils subissent dans leurs tentes en peau de chèvres, ne se sédentariseraient-ils pas ? », *La dame*: 130-131.

dez-vous : la production a connu une augmentation telle qu'elle couvrait presque la moitié de la consommation française.

### II.2.2 La fondation des Bourses de Zellidja : un appel à l'aventure

Ayant atteint l'âge de cinquante ans, Jean Walter conserve toujours un souvenir nostalgique de sa jeunesse, de l'époque où il travaillait dur, pendant toute l'année, pour réussir dans ses études ; et où il consacrait ses vacances à parcourir l'Europe à vélo. Ayant conscience de l'importance de cette expérience dans la formation de l'esprit, Jean Walter tenait absolument à en faire profiter une jeunesse française « qu'il considérait comme quelque peu déliquescence » et qu'il souhaitait revigorer. Pour cela, il présente son expérience, pour ne pas dire il se présente lui-même, comme un modèle à suivre en fondant les Bourses de Zellidja<sup>16</sup>. Cette exemplarité qu'il voulait faire de sa personne et de « sa propre vie » devait s'appuyer sur les revenus de la mine dont une part, si minime fût-elle, était destinée à donner aux jeunes français (lycéens et étudiants) la possibilité de voyager et d'acquérir ainsi ce que les établissements scolaires et même les grandes écoles ou les facultés ne pourraient pas leur apprendre. Le projet fut appuyé, avec ferveur, par le Ministère de l'Éducation nationale et les premiers bénéficiaires en furent les élèves du collège de Montbéliard et du lycée de Besançon où Jean Walter avait fait ses études.

À peine commencée, l'expérience fut arrêtée à cause de la guerre. Aussitôt la guerre terminée, Jean Walter proposa au Ministère de l'Éducation nationale d'étendre son système de bourse à la France entière. Le nom qu'on donna à ces Bourses, contribuait incontestablement à la renommée de la mine de Zellidja. Dès 1946, soixante bourses furent accordées, et cent, l'année suivante. Pour garantir la pérennité de ces bourses, Jean Walter procéda à la création de la Fondation Nationale des Bourses Zellidja, et il en confia la gestion à l'Éducation nationale. Pour la même raison, il remit l'équivalent d'un milliard de francs en actions Zellidja à ce même ministère pour assurer le fonctionnement de la Fondation. Celle-ci traitait au moins deux mille dossiers chaque année et en retenait trois cents à quatre cents. Le montant de la bourse s'élevait de 20 à 40.000 francs en fonction de l'ambition du projet, car le but n'était pas de financer tout le voyage mais de permettre aux bénéficiaires de partir. Ces boursiers, que Jean Walter se plaisait à appeler les « Z », étaient tenus, à leur retour du voyage, de rédiger un rapport.

<sup>16</sup> « Sa propre vie devait servir de modèle, symbole d'acharnement au travail et d'ouverture au monde. Il décida, dès que la mine s'avéra riche de promesse, en 1938, de consacrer une part, si minime fût-elle, des revenus à « donner aux jeunes les moyens de compléter leurs études par des connaissances qu'ils n'ont pas acquises dans les établissements scolaires et n'acquerront pas davantage dans les grandes écoles ou en faculté. », *La dame* : 174.

Les cinquante meilleurs rapports étaient sanctionnés d'une seconde bourse pour un autre voyage. Dans le même esprit, « l'auteur du meilleur rapport de l'année était solennellement récompensé, au cours de la cérémonie de remise des prix du Concours général, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, par un prix du président de la République, d'un montant de 100.000 francs ; les dix-neuf suivants recevaient de 40.000 à 60.000 francs, et se voyaient dotés du titre de lauréats des Bourses Zellidja » (*La dame* : 176). En 1955, suite à une crise cardiaque, Jean Walter commençait à s'inquiéter sérieusement pour sa vie. Rien ne le préoccupait si ce n'est le destin de sa Fondation, de son œuvre. Pour en assurer la pérennité, il offrit, sous forme de donation, à l'Académie française soixante douze mille actions Zellidja. Jules Romains en devint le président, Marcel Pagnol et Maurice Genevoix les administrateurs.

Ces Bourses qui étaient, à l'origine financées par les revenus de la mine de Zellidja, continuèrent même après l'arrêt de l'exploitation suite à l'indépendance du Maroc, à célébrer la gloire de leur fondateur et à immortaliser le nom de cette région du Maroc, qui en était l'origine. Même si les « Bourses Zellidja » ont cessé en 1974,<sup>17</sup> il n'en demeure pas moins que le principe qui préside à l'octroi de ces bourses et le nom donné à ces bourses sont toujours maintenus ; et les étudiants continuent toujours de bénéficier de la « bourse Zellidja ». C'est l'association des Lauréats Zellidja créée en 1949 qui a pris la relève et a repris à sa charge les voyages Zellidja<sup>18</sup>.

### II.3. Ambivalence de l'espace marocain

L'espace marocain décrit dans ce roman sur Oujda est perçu sous deux angles différents : pour Domenica, la femme de Jean Walter, c'est avant tout un espace exotique. Son lieu de villégiature préféré étant Marrakech et son célèbre hôtel La Mamounia. En outre, souffrant des rhumatismes et surtout de l'arthrose des mains, Domenica a dû consulter plusieurs médecins. Tous lui ont recommandé le climat chaud et sec. C'est l'une des raisons pour laquelle elle venait souvent au Maroc<sup>19</sup> ; mais il n'était pas question pour elle

---

<sup>17</sup> « Les bourses Zellidja, dotées elles aussi en actions de la mine, ne pouvaient plus servir : elles cessèrent en 1974, alors que le monde s'habitua à voir ceux que l'on appelait les hippies arpenter la planète sans avoir recours à des mécènes, qui commençaient à subventionner les expéditions sportives ou scientifiques », *La dame*: 243.

<sup>18</sup> « L'association des Lauréats Zellidja s'était fixée pour objectif d'assurer sous forme réactualisée la relève de la Fondation Nationale des Bourses Zellidja qui a été, de 1948 à 1974, pour la jeunesse française, un formidable outil de formation par le voyage, du caractère, de l'esprit d'initiative et d'entreprise et d'ouverture sur le monde favorisant l'éclosion de jeunes talents.

<sup>18</sup> [...] Le relais fut rapidement pris par différents mécènes qui se succédèrent aux côtés de l'association (Ministère de la Jeunesse et des Sports, Ministère de l'Agriculture, Ministère de l'Industrie et de l'aménagement du territoire [...]). », Cf. <http://www.zellidja.com>

<sup>19</sup> « Cette affection qui l'atteint est sans doute une des raisons pour lesquelles Domenica aime de plus en plus le Maroc, dont les médecins unanimes lui conseillent le climat chaud et

de séjourner à Bou Beker, car elle n'éprouvait aucune attirance pour cette région désertique manquant de confort. Le choix de cette ville impériale et de son hôtel « luxueux », traditionnel, muni de jardins somptueux témoigne, chez Domenica, du désir de joindre l'utile à l'agréable. Elle en profitait aussi pour mener une vie très parisienne.

Pour Jean Walter, le Maroc est perçu positivement pour sa valeur économique. Il s'agit d'un lieu où le héros acquiert la dimension de colon milliardaire et de personnage influent y compris au niveau académique. Si au départ, le savoir (la science, la plume) légitimait le pouvoir (le sabre militaire), durant le protectorat, c'est le profit réalisé qui récompense la science par un encouragement de la recherche scientifique. Nous réalisons comment l'évolution spatiale est tributaire de l'évolution du personnage-héros. L'espace colonial fait l'homme colonial. La description est centrée sur les transformations successives de l'espace (nature/culture) (désert/ville modèle) le plus souvent sous l'emprise des besoins de la Métropole (espace utopique). Au moment où le héros disparaît de la colonie (la mine étant épuisée) son œuvre continue dans l'espace générateur de ces transformations : la Métropole.

## Conclusion

Même si ces deux romans sur Oujda ont été écrits, à deux époques fort éloignées l'une de l'autre, il n'en reste pas moins qu'ils peuvent être lus comme complémentaires. Jérôme Moralès, dans *Santana*, s'ingénie à démontrer les vertus humanistes de la colonisation. Florence Trystram, quant à elle, met en scène la partie « cachée » de la colonisation en tant que « système d'exploitation » des colonies. En effet, dix-huit ans après l'arrivée des Français, la ville d'Oujda n'était, ainsi que l'affirme Florence Trystram, qu'un poste militaire. Cela dément toutes les prévisions de Jérôme Moralès sur les réalisations des Français, dans cette région. Il apparaît donc clairement que l'intervention française notamment dans l'Oriental marocain

---

sec. De fait, lorsqu'elle y séjourne, elle souffre beaucoup moins. Son lieu de villégiature préféré est Marrakech et son célèbre hôtel La Mamounia. Ce n'était pas alors la grande machine à touristes d'aujourd'hui, même s'il est resté le plus luxueux établissement du pays : c'était un délicieux bâtiment ancien, dans le style arabe traditionnel, et surtout il était situé dans de somptueux jardins, entretenus par une armée de jardiniers, dont les frondaisons et les fontaines assuraient une exquise fraîcheur même par les temps de canicule. Il ne recevait, dans un luxe rare, que peu d'hôtes à la fois, clients fortunés et de la meilleure société qui avaient plaisir à s'y rencontrer entre gens du monde. Domenica y retrouvait l'atmosphère des palaces qu'elle fréquentait avant la guerre avec Paul Guillaume. Elle y occupait toujours la même suite, servie par un personnel nombreux et stylé, connue et respectée de tous. », *La dame*: 166.

n'avait pour but que d'instaurer la sécurité dont avaient besoin les troupes françaises. Ce n'est qu'à partir du moment où cette région s'est révélée féconde en ressources naturelles, où plusieurs sociétés se sont implantées à Bou Beker, à Djérada, à Oued-el-Heimer et à Touissit que se sont produites des retombées socio-économiques sur la ville. Oujda devient un centre économique incontournable de la région. Les routes reliant la ville à Touissit et à Bou Beker ont été construites, les moyens de transport ont été modernisés, etc., Bou Beker, elle-même, s'est vue devenir une ville. Tout cela n'avait rien d'humaniste, mais s'inscrivait dans un esprit capitaliste et colonialiste car il avait fallu doter la région de d'une infrastructure permettant d'optimiser l'exploitation de ses richesses. Cependant, cette vision euphorique de l'espace colonial où se construit le personnage du colon au détriment des autochtones n'est pas une constante. D'autres romans publiés pendant la période coloniale aussi bien qu'après l'indépendance, ont représenté l'espace marocain comme un espace qui dénonce les pratiques impérialistes, les misères qu'elles produisent et la naissance d'une conscience nationaliste.

#### Remerciements

Je tiens à adresser mes vifs remerciements à Monsieur le professeur Jean-Jacques Tatin-Gourier, de l'Université de Rennes, pour avoir bien voulu lire ce travail et l'enrichir par ses propositions et remarques qui ont été à chaque fois décisives.

#### Bibliographie/ Sitographie

##### Corpus

- CANAL, J. (1886). *La frontière marocaine. Oujda*. Oran : Perrier.  
ELABBASSI, A. Bey (1814). *Voyages d'Ali Bey Elabbassi en Afrique et en Asie*, Paris : Didot l'Ainé.  
MORALES, J. (1951). *Le roman d'un boxeur*, Casablanca : Editions A. Moynier & C<sup>e</sup>.  
MORALES, J. (1952), *Santana*, Oujda : Éditions Haloua.,  
TRYSTRAM, F. (1996). *La dame au grand chapeau*, Paris : Flammarion.

##### Ouvrages et articles consultés

- FREMEAUX, J. (1993). « Les trois occupations d'Oujda par l'armée française », *Revue Maroc Europe*, 5.  
GREIMAS, A.J. (1976). *Sémiotique et Sciences sociales*, Paris : Seuil.  
LARA, J.F. de (1913). *De Madrid à Uxda*, Madrid: R. Gonzales.,  
LOUTFI, A. (1979). *Littérature et colonialisme*, Paris/La Haye: Mouton.  
MIEGE, J.-L. (1993). « Pour une histoire d'Oujda dans la 2<sup>ème</sup> moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle », *Revue Maroc Europe*, (5), pp. 13-40.  
MITTERAND, H. (1980). *Le discours du roman*, Paris: PUF.  
MOULIERAS, A. (1899). *Le Maroc inconnu*, Paris: Challamel.  
OUASTI, B. (1991). *Image(s) des pays des Pharaons dans le récit de voyage égyptien de Denon à Nerval (1812-1850)*, Thèse d'État, Fès.  
OUASTI, B. (2001). *Profils du Maroc. Voyage, images et paysages*, Tanger : Altopress.

OUASTI, B. (1993). « Représentation d'Oujda dans l'imaginaire français, fin XIXe-début XXe siècles », *Maroc/Europe*, 5.

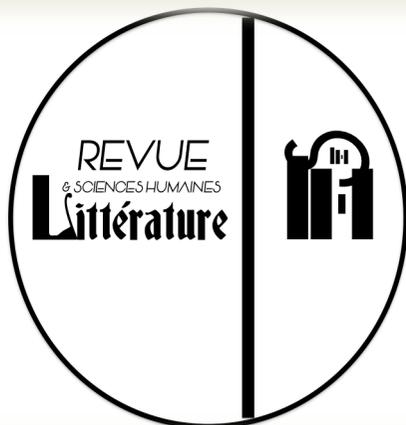
ROUARD DE CARD, M.E. (1901). *La frontière franco-marocaine et le protocole du 20 juillet 1901*, Paris : A. Pedone

Cne L. VOINOT, Cne (1912). *Oujda et l'Amalat. Maroc*, Oran : L. Fouqué.

**Sitographie**

<http://www.zellidja.com>

S. TASRA



REVUE Littérature & SCIENCES HUMAINES, n°1/ 2018



& SCIENCES HUMAINES  
**Littérature**  
REVUE SEMESTRIELLE - 1 - JUILLET 2018

1

- Littérature et sciences de l'Homme
- La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente
- Ce tout qui a l'air de rien. L'atmosphère et ses effets sur l'interaction didactique en classe de français
- Sentir n'est pas savoir
- Quand 'exil' devient synonyme de 'nostalgie' dans *L'Etrangère* de Malika Oufkir
- Poesía Surrealista: Vida, Amor y Deseo
- L'Oriental marocain : de 'la cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale
- Encuentro entre poesía y pintura vanguardistas. Caso español: Vicente Aleixandre

Conception et mise en pages : Saïd TASRA

Laboratoire Langues, Littérature, Communication & Didactique (RLCD)  
Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Dhar El Mahraz, Fès  
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Dépôt légal 2018PE0032 ISSN 2605-6860



2018PE0032



2605-6860

JUILLET 2018 **1**  
PUBLICATION SEMESTRIELLE  
PREMIERE ANNEE

# Littérature

## & SCIENCES HUMAINES

*Directeur*  
Saïd TASRA

---

### COMITÉ DE LECTURE

Rahma BARBARA, Université Sidi Mohamed ben Abdellah (Fès); Fouad BRIGUI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Mohamed KEMBOUCH, Université Mohamed Premier (Oujda); Khalid TAOUFIQ, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Jean-Jacques TATIN-GOURIER, Université de Rennes.

### COMITÉ DE RÉDACTION

Fouad BRIGUI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Abderrafie DKHISSI, Université Sidi Mohamed Ben Abdella (Fès); Driss EL FAKHOUR, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Nadia CHAFAI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Ilham KENNY, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès); Chakib TAZI, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah (Fès).

### CORRESPONDANCE ET MANUSCRITS

**Saïd TASRA**

Faculté des Lettres et des Sciences humaines,  
Dhar El Mahraz, Bp. 50, Fès

**Dépôt légal : 2018PE0032**

**ISSN : 2605-6860**

CONCEPTION ET MISE EN PAGES : Saïd TASRA

*Les auteurs développent une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.*

3-8	<b>Jamal LAHBIL</b> Littérature & Sciences de l'Homme
9-26	<b>Abderrafie DKHISSI &amp; Saïd TASRA</b> La 'communication' des ingénieurs : la dimension absente
27-46	<b>Driss EL FAKHOUR</b> La poesía surrealista: vida, amor y deseo
47-70	<b>Asmae SENHAJI &amp; Chakib TAZI</b> Ce tout qui a l'air de rien : l'atmosphère et ses effets sur l'interaction didactique en classe de français
71-82	<b>Saïd TASRA &amp; Ilham KENNY</b> Sentir n'est pas savoir. D'après le <i>Théétète</i> de Platon
83-92	<b>Nadia CHAFAI</b> Quand 'exil' devient synonyme de 'nostalgie' dans <i>L'étrangère</i> de Malika Oufkir
93-110	<b>Saïd TASRA</b> L'Oriental marocain : de 'la cité de la peur' à un 'modèle' d'exploitation coloniale
111-116	<b>Driss EL FAKHOUR</b> Encuentro entre poesía et pintura vanguardistas